

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

ON S'ABONNE

Au bureau, place du Marché-Noir, et chez MM. DUBOSSE, JAVAUD, GODFROY, et M^{lle} NIVERLET, libraires à Saumur.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ABONNEMENTS.

Saumur. par la poste
Un an. . . 18f. » 24f. «
Six mois. . 10 » 15 «
Trois mois. 5 23 7 50

— A PARIS, Office de Publicité Départementale (ISIDORE FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence des Feuilles Politiques, *Corresp. générale* (HAVAS), 5, rue J.-J. Rousseau

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, — acceptés, — ou continués, — sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — Les annonces devront être remises au bureau du journal, la veille de sa publication.

INTÉRIEUR.

Le *Moniteur* publie un rapport de M. l'amiral Hamelin, rendant compte des motifs qui ont, après la victoire de l'Alma, fait modifier le plan de campagne et amené le mouvement sur Balaclava et les baies du cap Chersonèse. Ces baies sont au nombre de quatre : la première, celle de la Quarantaine, est sous le canon des forts ; mais les autres sont tout-à-fait en dehors des défenses de la place. Celle de Streletska ou du Tir, qui est la troisième, ayant une profondeur de six à dix brasses, offrirait au besoin un mouillage aux plus grands vaisseaux. Les côtes qui dominent ces baies avaient été garnies de fortes batteries, probablement évacuées avant que nos troupes n'arrivent par les hauteurs, aient pu s'en emparer. — Havas.

On lit dans l'*Univers* :

Une profonde affliction vient de se mêler à la joie que répandent les glorieuses nouvelles de la Crimée. Dieu a pris une grande victime. Le héros de cette prodigieuse campagne a cessé de vivre. Les navires qui nous apportaient ses bulletins si vaillants et si pleins d'une ardeur guerrière, sont suivis de celui qui nous ramène son corps inanimé. Il décrivait la bataille comme il l'avait gagnée, du même souffle ardent et puissant, et c'était son dernier soupir. On le savait malade, affaibli, miné par de cruelles souffrances ; mais qui eût pensé que la mort était là, si près, et qu'un homme pût à ce point la voir et l'oublier, ou plutôt lui commander d'attendre ?

Il calculait ses approches, il sentait ses étreintes ; à force de vouloir il lui arrachait quelques jours, quelques heures. Quels jours et quelles heures ! Les jours de l'arrivée en Crimée, les heures de la bataille de l'Alma ! C'est au dernier terme d'une maladie de langueur, lorsque la vie fuyait de ce corps épuisé et secoué par des crises terribles, comme l'eau fait d'une main tremblante, c'est dans cet état qu'il organisait cette expédition incomparable, qu'il en bravait les périls, qu'il en surmontait les obstacles, qu'il plantait son drapeau sur le sol ennemi, qu'il restait douze heures à cheval, qu'il donnait à la France une victoire, qu'il dictait ses ordres du jour et ses rapports aussi beaux que son triomphe, qu'il investissait Sébastopol, qu'il disait à ses soldats : Vous y serez bientôt !

Il s'arrête là, aux portes de Sébastopol investi, au milieu de l'ennemi défait, comme s'il avait dit à la mort : Maintenant, tu peux venir.

Une immense admiration tempère la douleur publique. On regrette le maréchal, on ne peut le plaindre. Cette fin est si belle après ce mâle combat contre la mort présente et inévitable, après ce grand service rendu à la civilisation, après ces récits héroïques ! Il meurt sous les regards du monde, frappant un de ces coups d'épée qui comptent dans la vie des empires ; trois nations inclinent sur sa tombe leurs drapeaux reconnaissants ; et une quatrième qui croyait, la veille encore, dominer toutes les autres, se souviendra de lui au jour qui marque le déclin de ses destinées. Entre la Turquie qui se relève pour affranchir l'Eglise et la Russie qui s'écroule pour la délivrer, sur ces flots qui furent aussi son champ de bataille et dont les caprices terribles n'ont pas étonné son courage, il meurt dans l'un des plus vastes linéals où la victoire ait enveloppé ses favoris.

C'est assez pour la gloire humaine, et ceux qui n'en connaissent et n'en désirent point d'autre peuvent trouver que le maréchal de Saint-Arnaud a été comblé.

Mais son âme était plus grande et ses désirs plus hauts, et en le retirant pour quelques heures des soucis du commandement et du bruit des armes, la Providence lui a donné ce que sans doute il lui demandait : le temps d'humilier son cœur.

Ce grand général était un humble et fervent chrétien.

La calomnie, qui s'attache si aisément aux hommes politiques, avait oublié ses services militaires en Algérie pour ne se souvenir que de son rôle au 2 décembre, rôle dont sa gloire n'a pas à demander pardon. Mais sans vouloir entrer dans aucune contestation à cet égard, que l'on sache seulement, pour juger l'homme, qu'un an après le coup d'Etat, l'Empire étant proclamé et établi, Saint-Arnaud, maréchal de France, ministre, grand écuyer de l'Empereur, au faite et dans l'enivrement dangereux de toutes les prospérités, se tourna vers Dieu, non pour obtenir la santé, mais pour mourir en chrétien.

Il avait une de ces natures sincères et franches qui ne fuient pas la vérité lorsqu'elles la voient, et qui ne craignent pas de la suivre. C'était durant son séjour à Hyères. Il fit venir chez lui le digne curé de cette ville, et, sans chercher de circonlocutions ni de détours, devant tous ceux qui étaient là, il lui dit simplement qu'il voulait se confesser. Le bon

prêtre, surpris, tombe à genoux et rend grâce à Dieu, qui daigne aussi parler au cœur des puissants du monde. Le maréchal, trop malade encore pour quitter sa chambre, fit ses pâques chez lui, sans mystère, en présence de ses officiers, de toute sa maison, faisant venir jusqu'au soldat qui était de planton à sa porte.

Tel il avait été dans cette première occasion, tel il continua d'être. Guéri contre toute attente, rendu aux affaires, il ne négligea plus ses devoirs de chrétien ; il les remplit comme il faut les remplir dans ces hautes situations où l'homme a, de plus que le commun des fidèles, le devoir et l'exemple.

Lorsque l'expédition d'Orient fut décidée et que l'Empereur lui en eut donné le commandement, sa première pensée fut pour l'âme de ses soldats. On ne lira pas sans émotion la lettre suivante, écrite par lui à un illustre religieux, son ami, qui avait cru devoir lui adresser quelques recommandations à ce sujet :

« Paris, 6 mars 1854.

» Mon Révérend Père,

» Comment avez-vous pu penser un instant que je négligerais d'entourer les braves soldats de l'armée d'Orient de tous les secours et de toutes les consolations de la religion ?

» L'aumônerie de l'armée est formée. Je me suis entendu avec le digne abbé Coquereau, qui a mis sur un pied si respectable l'aumônerie de la flotte. Il y a un aumônier par division, par hôpital, et deux aumôniers en chef au quartier-général.

» Je suis débordé par la besogne et je soigne ma santé pour pouvoir faire vigoureusement la guerre aux Russes. J'aurai bien besoin de vos prières, mon Père ; sans l'aide de Dieu on ne fait rien, et je mets ma confiance dans sa miséricorde et dans la protection qu'il accorde à la France. Je compte avant mon départ remplir mes devoirs de chrétien... »

Ces sentiments éclatent avec la même force dans une lettre écrite de Marseille, le 25 avril.

« J'arrive de Toulon, où j'ai vu avec bien du plaisir le respectable curé doyen d'Hyères. Nous avons longtemps et sérieusement causé. Il m'a aussi promis ses prières. Vous êtes assez bon pour me promettre les vôtres. Tous ces vœux ne peuvent manquer d'être agréables à Dieu, que je prie moi-même avec tant de foi et de ferveur. Je pars

FEUILLETON

LE PLUS HEUREUX DES HOMMES.

(Suite.)

II.

LA MAIN DE BRONZE.

Le roi Achmed, prédécesseur du Nassir Zircam sur le trône de Candahar, eût été digne d'être appelé Saint par tous les fidèles croyants. C'était un prince juste pendant la paix, brave pendant la guerre, pieux et savant parmi les plus sages de son royaume. Ses fils, hommes vaillants, étaient chéris par les habitants des villes, des montagnes et des vallées. Sa fille Féthima, l'enfant de ses prédilections, était plus belle à voir que le soleil à son lever, à l'heure d'*Aftâb Birâmâh*, pendant la saison des fleurs.

Un poète de Caboul (1) a dit :

« Quand le printemps reparait au ciel, il fait de la terre comme un jardin de roses.

» Voici l'anémone et les fleurs parfumées de la prairie.
» Et le jasmin et le narcisse, et les belles fleurs du grenadier.

» Les fleurs du printemps sont de toutes les couleurs ;
» Mais la joue de la tulipe-rose brille au-dessus de toutes les autres... »

Plus rose était la joue de Féthima, l'enfant bien-aimée

(1) Rhoushal, cité par X. Raymond, l'Afghanistan.

du roi Achmed, ajoutera Ismaël au chant du poète, et tout ce que nos pères nous ont dit de la beauté de Dourkhâni, la plus aimable des vierges est au-dessous des perfections de Féthima.

L'histoire de Dourkhâni et de son jeune amant Aoudam, à beaucoup d'égards semblable à celle de Roméo et Juliette, est célèbre parmi les Afghans. Pour tracer le portrait de Féthima, le sage Ismaël eut recours à une comparaison qui devait faire une vive impression sur son disciple, car personne au Caboul n'ignore la légende de la belle Dourkhâni.

Le Soufi ne s'arrêta pas à raconter avec détails les combats livrés par Achmed au khan des Nassirs :

— « Toujours après des luites héroïques, le chef des bandes nomades remportait la victoire, et déjà maître de Candahar, il poursuivait le roi à travers les campagnes, moissonnant ses soldats comme s'il eût été armé de la faux de la mort. »

Le jour de la dernière bataille, Achmed et ses fils, acculés dans leur camp, défendaient la tente royale où se trouvait la belle Féthima. Vers la fin de la mêlée, le roi Achmed tomba criblé de blessures ; sa fille alors sortit de la tente et courut à lui en poussant des cris de désespoir. Zircam la vit ; Zircam en demeura éperdu d'admiration et d'amour.

Invokant le nom du Très-Haut par trois fois, et de trois manières différentes, ce qui est le plus solennel des serments :

— « Ouallah ! Billah ! Tillah ! s'écria-t-il, je jure par Dieu et par son prophète que la main de cette jeune fille m'appartiendra.

— Que je perde la vue du firmament avant que cela soit ! répondit le roi Achmed, protégé par ses fils et ses derniers serviteurs, tandis que sa fille Féthima pensait ses blessures en pleurant.

— Et nous, s'écriaient en même temps tous les princes, que nous perdions tous la vie avant que notre sœur devienne l'esclave d'un Nassir pillard !

Après ce triple serment, le combat redoubla de furie. Quatre des fils d'Achmed roulèrent morts à ses pieds, quatre autres accablés par le nombre furent chargés de fers.

— Féthima, mon enfant chérie, dit alors le roi Achmed, je jure par Dieu et son saint prophète que tu vas prendre la fuite sous l'escorte du prince Ali, notre fidèle allié !...

— O mon père ! murmura la jeune fille avec amertume, pourquoi avoir juré ainsi ?

— Pour que ma fille Féthima survive à ses frères et ne soit jamais l'esclave de notre ennemi !

— Mon père !... mon père !... je voulais rester auprès de vous jusqu'à la mort !

— J'ai juré qu'Ali te sauverait !

(Par une singulière coutume, commune à presque tous les musulmans, l'on peut imposer sa volonté à autrui, au moyen d'un serment solennel, sorte d'adjuration qui

» avec une confiance entière. Il est impossible que
» Dieu ne protège pas la France dans une circonstance
» aussi grave, aussi solennelle.
» Je suis convaincu que tout le monde fera son
» devoir, plus même que son devoir, et nous combattrons
» pour une cause juste.
» Espérons donc, mon Révérend Père, et donnez-moi
» votre bénédiction.

Citons encore une de ces admirables lettres où l'homme de guerre et le chrétien paraît tout entier dans sa simplicité et dans sa grandeur :

« Au quartier-général, à Old-Fort (Crimée), le 18 septembre 1854.

« J'ai reçu ce matin même votre bonne lettre, datée du 20 août, et je ne perds pas un instant pour vous remercier de vos vœux chrétiens et de vos prières. Elles ont été écoutées du Très-Haut!... Depuis le 14, je suis débarqué heureusement en Crimée avec toute l'armée qui est superbe et dans les meilleures dispositions. Le débarquement s'est fait aux cris répétés de : Vive l'Empereur ! et c'est à ce même cri que nous briserons demain les colonnes russes qui nous attendent à Alma, et qui ne m'empêcheront pas de m'établir sous Sébastopol le 22 ou le 23 au plus tard.

» Je presse les opérations autant que possible, car ma santé est bien mauvaise, et je prie Dieu de me donner des forces jusqu'au bout...

» Adieu, mon Révérend Père, priez pour nous et croyez à mes sentiments de respectueuse affection.

» Mal A. DE ST-ARNAUD. »

Que pourrions-nous ajouter qui fût digne de nos respects, de notre admiration, de nos regrets, de nos espérances? Il n'est plus, mais il a servi son pays et honoré Dieu; ses œuvres lui ouvrent la porte de l'histoire, et sa foi celle de l'éternité. — Louis Veullot.

CHRONIQUE POLITIQUE.

THÉÂTRE DE LA GUERRE.

Le *Moniteur de la Flotte* publie la lettre suivante, qui lui est adressée de la rade d'Alma, côte de Crimée, le 22 septembre :

« Je veux que vous sachiez, par votre vieux fidèle, tous les détails de la glorieuse bataille d'Alma! Cette bataille, commencée le 20, à midi, a été une victoire complète : à six heures du soir seulement la nuit vint soustraire les Russes à une ruine épouvantable; ils battaient en retraite vers leurs rampes retranchées de Katcha, à dix milles sud d'ici. Mais prenons les choses par ordre.

» Le 19, à six heures du matin, l'armée alliée, campée à la plage de débarquement d'Old-Fort, levait et serrait ses tentes. Toutes les divisions françaises s'ébranlèrent les premières, à leur tête, s'avancèrent la première et valeureuse division du brave général Canrobert. On devait marcher en losange; les Anglais, formant les deux côtés nord, venaient après nous.

» On savait les Russes, campés sur la rive gauche de l'Alma. La rive droite est basse; la rive gauche, au contraire, se relève brusquement et à pic, élevant ses crêtes jusqu'à une hauteur de cent pieds. Dans le nord, par où nous devions déboucher, est une immense plaine allant en se relevant un peu, usqu'au cours d'eau de Zembrouck, parallèle et à

deux milles nord de l'Alma. Au pied des falaises de la rive gauche de l'Alma existe un village, dont la plus grande partie occupe la rive droite. Ce village est très-boisé, coupé par de nombreuses clôtures renfermant des vignes. L'Alma n'est franchissable que sur trois points, dans le cours de son dernier mille, près de son embouchure. A son embouchure même, elle est barrée par un banc étroit, ne livrant passage qu'à un seul homme de front. Puis, à deux kilomètres plus dans l'est, et en remontant son cours, se trouve un pont traversant dans le haut du village; il débouche dans une vallée encaissée entre les montagnes qui vont toujours s'élevant vers l'est, et les plateaux dont j'ai parlé qui vont jusqu'à la mer et dominaient la rivière. En continuant à remonter l'Alma, dans l'est, son volume diminue et son lit est fréquemment guéable.

» Menschikoff, solidement établi sur les hauteurs de la rive gauche, et occupant le village à ses pieds avec 45,000 hommes, dont 12,000 de la garde et 3,000 dragons, ayant couronné toute la falaise et le débouché du village sur la vallée qui la termine dans l'est par une nombreuse artillerie, jugeait sa position inexpugnable; aussi, écrivait-il à son maître (nous avons saisi sa correspondance le 21) : « J'attends les Français dans une position infranchissable. Fussent-ils deux cent mille, je les jetterai dans la mer! »

» Tout ceci était indispensable pour bien saisir l'ensemble de l'action qui va suivre.

» Pendant que le formidable losange marchait, la pointe en avant et tout le long de la côte, pour franchir les dix milles marins qui séparent Old-Fort de l'Alma, la flotte suivait, beau temps, petite brise du sud-ouest, les vaisseaux à voiles remorqués par des vaisseaux à vapeur et des frégates; le plus près de la côte marchaient les petits vapeurs, toujours sondant et indiquant le fond; un peu derrière eux, et un peu plus au large, étaient les quatre frégates à vapeur de combat *Vauban*, *Descartes*, *Canada*, *Caffarelli*, puis, parallèlement et plus au large, les vaisseaux. La veille, toutes nos autres frégates et presque tous nos transports étaient partis pour Varna, devant y prendre de la cavalerie, qui nous manque complètement, puis 10,000 hommes de renfort.

» Nous marchions nécessairement plus vite que l'armée; aussi, à midi, le 19 septembre, nous étions tous mouillés devant l'embouchure de l'Alma; les vaisseaux se trouvaient par 8 à 9 brasses à 2 milles au large. Le vieux *Vauban*, mouillé par 4 brasses, était en face de la rivière et à une distance de 3 ou 4 encablures. Ses pièces de l'avant portaient à 16 encablures; il pouvait ainsi balayer 2 kilomètres de terrain; malheureusement la falaise de la rive gauche qui le dominait avait 100 pieds et 4 encablures. Les pièces de campagne russes, perchées là-haut, pouvaient nous cribler presque impunément. Mais, heureusement, ils s'effrayèrent de tant de navires, dont ils jugèrent mal la position, et ils se retirèrent dans l'intérieur, hors de la portée de nos canons. Leurs tirailleurs de Finlande, gens, dit-on, très-adroits, vinrent seuls sur les crêtes les plus voisines, et, se couchant à plat ventre, commencèrent à tirer sur nous. Le *Roland*, le *Lavoisier*, le *Berthollet*, le *Primauguet*, le *Vauban*, le *Spitfire*, le *Caton* et le *Caffarelli* leur expédièrent quel-

ques obus, et bientôt toute cette bordure fut nettoyée.

» A midi, notre avant-garde couronnait les mamelons de Zembrouck et n'était plus séparée que par la vaste plaine de 2 kilomètres qui s'étend de Zembrouck à Alma. Nous savions que le projet du Maréchal était de s'arrêter quelque temps à Zembrouck, ne montrant que ses têtes de colonnes pour attirer une partie des Russes dans la plaine sur la rive droite de l'Alma. Canrobert devait se dérober dans l'est, puis se rabattre, à un moment donné, sur la droite des Russes engagés dans la plaine, et tous alors, agissant ensemble, acculer et pousser l'ennemi à la mer, sous le feu de nos batteries.

» Jusqu'à deux heures de l'après-midi, Menschikoff resta immobile, retranché dans le village d'Alma et sur les inaccessibles plateaux de la rive gauche.

» A deux heures, cependant, prenant notre immobilité sur la ligne de Zembrouck pour une hésitation que nous causait sa formidable position, il fit déboucher dans la plaine une forte colonne de cavalerie (dragons de la garde), soutenue et suivie par une brigade d'infanterie marchant en colonnes serrées.

» Attention : voilà le drame qui va commencer ! Tous, émus, palpitants et groupés sur la passerelle dans la hune, sur les barres, dans les haubans, nous dominions admirablement le terrain ; rien ne nous échappait : on distinguait les uniformes, les armes, etc. Oh ! le grandiose et beau spectacle ; deux armées allaient se heurter là, sous nos yeux ! Nos amis, nos frères d'armes, allaient enfin se prendre corps à corps avec cet ennemi tant désiré, tant souhaité ; la France allait croiser le fer avec la Russie, quel beau duel !

» La cavalerie russe se déploie, elle exécute de belles manœuvres d'ensemble ; nous en admirons la justesse et la précision. Elle escarmouche avec nos avant-postes ; on lui tire quelques volées d'artillerie, elle se replie ; les colonnes d'infanterie russe se forment en carrés et marchent résolument pour l'appuyer. Mais notre front reste immobile ; les Anglais, qui devaient nous suivre, ne sont pas en ligne : impossible au Maréchal d'engager ce jour-là une bataille générale. Il est quatre heures, les Anglais arrivent ; mais il est trop tard pour un mouvement en avant. L'armée prépare son bivouac et fait ses tentes. Menschikoff exalte là-haut. Il nous croit frappés de terreur, il se promet bien de nous écraser le lendemain.

» A quatre heures un quart, la division Canrobert, qui a réussi à dérober sa marche de flanc, se montre enfin dans l'est de la plaine ; elle avance comme une trombe. Tous les escadrons moscovites se déploient sur la droite, forment un grand cercle, et chargent à fond sur notre division. Elle s'arrête, forme trois carrés flanqués de son artillerie, et attend. Dieu ! comme le cœur me battait ! S'ils allaient être écrasés par cette masse de 3,000 cavaliers, lancés au galop ! mais non ! un feu effroyable de canon et de mousqueterie les accueille ; des chevaux roulent à terre, un plus grand nombre s'échappent sans cavaliers, dans toutes les directions, et la masse de cavalerie fuit en désordre et court se reformer derrière son infanterie. Bravo ! bravo ! le feu est commencé ! le Moscovite a tourné le dos.

oblige à obéir toute personne à qui l'on récite la formule sacrée)

— Bénissez-moi donc mon père, dit Féthima en fondant en larmes.

Le prince Ali, jeune et brave chef de la tribu des Douranis, amenait à la princesse un cheval d'Arabie plus léger que le vent. En même temps, il adjurait à son tour les serviteurs d'Achmed de périr tous pour couvrir la fuite de Féthima.

Zircam poussa un rugissement de fureur ; car les rangs se serraient autour du vieux roi. Ses quatre plus jeunes fils et ses serviteurs, blessés pour la plupart, formaient une muraille de fer qui, de longtemps ne put être rompue. Lorsque le roi Achmed, étendu sur sa litière, demeura seul vivant au milieu d'un monceau de cadavres, lorsque tous les siens eurent été massacrés sans merci, Féthima et le prince Dourani avaient disparu par-delà les montagnes du couchant. La nuit enveloppait le champ de bataille. L'heure de *khoustân* était venue, et dans les villes, du haut des minarets, les fidèles étaient appelés à la cinquième et dernière prière.

— Malédiction sur moi ! dit le roi Zircam ; voici que j'ai gagné la dernière bataille, mais je n'ai point la main de Féthima, quoique j'aie juré d'en devenir maître, par les trois noms du très-haut et très-miséricordieux !

— Ma fille est sauvée ! dit le roi Achmed en se soulevant sur sa couche. Louanges à Dieu, seigneur de toutes les créatures ; louanges au roi du jour du jugement !

— Vieillard imprudent ! répliqua Zircam ; tes serments ne prévaudront pas contre les miens. Tes fils ont juré par leurs vies, huit d'entre eux sont morts, reconnais-tu leurs cadavres ? quatre autres sont mes prisonniers, et leurs quatre têtes vont tomber, ici même, sous tes yeux !

Les bourreaux exécutèrent à l'instant l'ordre barbare du vainqueur.

— Que le nom du très-haut et très-clément soit béni, dit le roi Achmed, ma fille Féthima est sauvée sur la terre, et mes douze fils me précèdent dans le ciel.

— Toi tu ne mourras point ! reprit Zircam, mais tu as juré par ta vue !... Bourreaux, brûlez-lui les yeux avec un fer rouge !

Achmed subit le supplice en louant encore le nom du très-puissant. Zircam le fit ensuite jeter dans le plus affreux des cachots de Candahar.

Quant à la princesse Féthima, elle avait atteint, sous la garde du fidèle Ali, les frontières de la Perse, où elle ne tarda point à apprendre les horribles traitements faits à son père. Et cependant, le roi Zircam avait ordonné d'annoncer dans toutes les villes et dans toutes les tribus qu'il ne refuserait aucune grâce à celui qui lui livrerait la princesse Féthima.

La princesse lui écrivit aussitôt :

« Accorde-moi la délivrance et la liberté de mon père, et, selon ton serment, tu recevras ma main en échange. Je t'envoie mon voile, comme gage de ma sincérité ; tu

me dois protection à moi et à mon messenger, qui entrera sain et sauf dans tes Etats, et qui en ressortira de même s'il plaît à Dieu. »

Le prince Ali porta cette lettre au roi Zircam, et lui remit le voile de la princesse qui, d'après les usages, ne pouvait recourir à un moyen plus puissant de le contraindre à céder.

« Il est impossible, a dit un historien à ce sujet, — de repousser une prière faite de cette manière, et c'est en l'employant que la femme de Timour-Shah força Sarafraz-Khan à assurer l'élévation du Shah Zéman sur le trône. »

Zircam répondit à Féthima :

« J'ai reçu ton voile, et je te renvoie ton messenger sain et sauf, avec cette parole écrite et scellée de mon sceau royal : — Par le nom du Très-Haut, le jour où ta main sera dans ma main, ton père sera libre, s'il plaît à Dieu. »

(La fin au prochain numéro.)

BOURSE DU 10 OCTOBRE.

4 1/2 p. 0/0 baisse 55 cent. — Fermé à 98 70.
3 p. 0/0 hausse 05 cent. — Fermé à 76 25.

BOURSE DU 11 OCTOBRE.

4 1/2 p. 0/0 hausse 10 cent. — Fermé à 98 80.
3 p. 0/0 baisse 05 cent. — Fermé à 76 20.

(VOIR LE SUPPLÉMENT.)

« Bientôt Canrobert est à la hauteur du milieu de notre front; il défie l'ennemi. La cavalerie honteuse de son premier échec, veut une revanche : ses colonnes se reforment, elles se massent plus serrées, et la charge à fond recommence plus rapide, plus furieuse. Une décharge à bout portant écrase et stoppe cette masse roulante; la terre est jonchée de cadavres; les dragons fuient, dispersés, et courent se remiser derrière les trois carrés moscovites. Sans doute que le général qui commande cette infanterie est possédé d'une horrible rage, en voyant ainsi la belle cavalerie de la garde se débander honteusement aux yeux des deux armées, car cette fois, il accueille les fuyards par une décharge générale qui nous a tous bien surpris et, je l'avoue, fait rire de bon cœur. Il est sept heures, chacun regagne son terrain et rentre dans son camp.

« 20 septembre. — Beau ciel, belle mer, radieux soleil. Nos troupes plient les tentes et s'ébranlent à six heures. Les Anglais sont en ligne et occupent la gauche de notre armée. Les Turcs sont à l'extrême droite et s'appuient à la mer. Nous voyons du bord les Russes dans toutes leurs positions. La tentative de Canrobert pour les tourner par leur droite dans la journée du 19 a mis Menschikoff en défiance contre cette manœuvre. Ainsi, nous reconnaissons que, depuis la veille, toute l'armée russe a appuyé à droite. Son centre est massé dans la vallée qui fait face au pont de l'Alma; sa gauche, qui s'est éloignée de la mer d'un bon kilomètre, couvre les versants qui regardent la rivière et qui font suite à la falaise à pic qui est près de l'embouchure; sa droite couvre toutes les hauteurs qui dominent la vallée à l'est; enfin son avant-garde et tous les tirailleurs occupent le village sur les deux rives de l'Alma. Une formidable artillerie protège le front et les flancs; sur toutes les éminences en avant de la vallée, en face de la rivière, ils ont de fortes redoutes. Menschikoff occupe la tour du télégraphe, et de là il embrasse toute la situation du pays à trois lieues à la ronde.

« Le Maréchal, et lord Raglan, qui commande les Anglais, ont arrêté les mêmes dispositions que la veille. Seulement, cette fois, il ne s'agit plus de jeter l'armée russe à la mer, elle s'en est éloignée de trois kilomètres, mais il faut l'entourer et l'envelopper dans la vallée où elle s'est concentrée en masse. Il est donc convenu que les Anglais, qui forment notre aile gauche, se porteront dans l'est, puis, se rabattant par une conversion à droite, déborderont la droite russe. À notre droite, les Turcs et la division Bosquet suivront la mer, déborderont l'aile gauche russe, qui a laissé un grand vide entre elle et les grèves, puis ils se rabattront sur les derrières des Russes et sur leur flanc gauche. Le Maréchal attaquera le front par le village et le pont conduisant à la vallée où est massé le fort des Russes; mais il modérera son mouvement pour occuper l'attention de l'ennemi et laissera le temps à nos deux ailes de le déborder.

« Toutes les dispositions ainsi arrêtées, notre armée commence franchement son mouvement vers sept heures; à dix heures, il y eut une halte générale; on fit manger le soldat, et il prit une heure de repos. Les Russes restaient immobiles, attendant le choc dans leur formidable possession. Une chose nous surprenait étrangement à bord : c'est que Menschikoff eût complètement abandonné la défense de la falaise à pic qui protégeait sa gauche; quelques canons et une poignée de soldats défendant les quelques ravins qui perçaient cette muraille de cents pieds à pic eussent suffi pour arrêter toutes nos armées voulant franchir les obstacles. Nous avons vu depuis par des prisonniers qu'il avait abandonné la défense de cette ligne qui couvrait sa gauche, la regardant infranchissable, même pour des chèvres! Il ne connaissait pas nos zouaves! Pendant cette halte, de dix à onze heures, Menschikoff, ne devant pas nos projets de le déborder par les ailes, et ne voyant pas l'immense conversion faite par les Anglais que couvraient les montagnes dans l'est, crut encore, comme la veille, que nous hésitions, déconcertés, et comme rebutés par les obstacles qui se dressaient devant nous. « Définitivement », disait-il aux officiers de son état-major, les Français n'en veulent plus; je vais être forcé d'aller les aider à rembarquer plus vite!

« À onze heures, le Maréchal a lancé sa droite le long du rivage; nous voyons les chasseurs, les zouaves et les Turcs arriver au pas de course; il suppose que les Anglais ont suffisamment gagné sur sa gauche. Tout notre centre s'ébranle et s'avance en bon ordre sur le village. À midi, il aborde cette position, couverte par une nuée de tirailleurs russes; le canon gronde, la fusillade s'engage partout.

« Pendant ce temps, nous voyons notre droite franchir la rivière à son embouchure, puis d'autres colonnes percent plus haut, passant la rivière je ne sais comment. Bientôt c'est merveille de voir tous nos hommes escaladant ces pics inaccessibles, s'ac-

crochant à tout, grimant comme des fourmis. Et après vingt minutes d'efforts, nous les voyons surgissant sur la crête, couronnant toutes les hauteurs, et avant que Menschikoff en ait pu croire ses yeux, nous avons 10,000 hommes débordant sur sa gauche. Il avise alors à conjurer le danger et lance contre Bosquet de la cavalerie, trente pièces d'artillerie et plusieurs colonnes d'infanterie; mais il est trop tard, nos troupes ne reculent pas! six pièces de notre artillerie ont pu franchir le pont et viennent soutenir Bosquet. L'artillerie formidable des Russes nous perce, trône nos rangs; mais tous nos braves gens tiennent bon, et bientôt, à chaque instant des secours leur arrivent; notre centre envahit le village, les tirailleurs russes sont débusqués ou tués. Bientôt nous sommes si forts sur la gauche des Russes, et leur attention est tellement fixée sur leur centre, menacé par le Maréchal, qu'ils nous laissent paisiblement maîtres des hauteurs vers la mer; Bosquet en profite pour prendre les devants et porter sa division sur la route de Katcha, afin de fermer la retraite. Tout va bien de ce côté, mais les Anglais de la gauche n'arrivent pas. Le Maréchal ne peut pas trop s'avancer, parce que notre centre resterait découvert sur la gauche. À deux heures, tout le village est à nous et la rive gauche est conquise; à trois heures, nous entamons le centre russe, une batterie est enlevée dans une redoute, nous pressons la gauche des Russes, et nous les forçons à concentrer tous leurs efforts sur le centre et leur gauche. Pendant trois heures, trois de nos divisions et une division anglaise eurent toute l'armée russe sur les bras.

« Enfin, à trois heures et demie un grand mouvement s'opère dans le flanc droit des Russes; ce sont les Anglais qui surgissent; ils marchent vivement; bientôt ils sont en face de l'ennemi; mais, en approchant, des obstacles de terrain les empêchent sans doute de prendre l'armée russe en flanc, et ils font une marche de flanc pour venir prendre poste en face de la vallée et en face des masses russes. Ils sont sur deux lignes parallèles; les Russes se décident à l'attaque, et tout-à-coup trois énormes colonnes, qui soutenaient toute leur bataille à droite, se forment en colonnes serrées, croisant la baïonnette, et se ruent au pas de course sur la première ligne anglaise. Celle-ci résiste; la seconde ligne accourt à son aide, et alors ces lignes de front, qui se déroulent comme de longs serpents, se replient par leurs extrémités; elles enserrant les colonnes russes, et tirent ainsi de cet ordre un peu développé le grand avantage de pouvoir cerner l'ennemi.

« Si le centre de ces lignes avait été percé; c'était fini, l'armée anglaise était abîmée; mais ces braves gens, soutenant le choc, n'ont pas rompu; à ce moment même, une batterie à cheval française vint prendre cette masse russe dans son flanc gauche. Il y eut là un affreux pêle-mêle, on ne tirait plus, on se poignardait à la baïonnette! Au bout d'un quart d'heure, la masse russe était écrasée, et les deux lignes anglaises, se reformant et se serrant pour boucher de nombreux vides, s'élançant sur la droite des Russes.

« À partir de là, tout plia devant nous et les Russes se mirent en pleine déroute. Si nous avions eu de la cavalerie, cette armée était anéantie. Nos artilleurs la poursuivirent jusqu'à six heures, trouant cette masse sans relâche, tandis que Bosquet les saluait au passage des feux les plus nourris.

« À sept heures, toutes nos colonnes rentrent au camp russe et campent sur ce champ de bataille si glorieusement conquis. Le lendemain 21, le premier soin fut de se compter, de relever les blessés et d'enterrer les morts. Les alliés ont 1,000 tués et 2,000 blessés, les Russes 8,000..... — De Sainte-Adresse.

On lit dans le Constitutionnel :

« Nous pouvons donner aujourd'hui le journal tenu par un officier de l'expédition, de la marche de nos troupes du champ de bataille de l'Alma jusqu'à Balaklava. On suivra, jour par jour, la ligne suivie par nos troupes, et l'on se rendra parfaitement compte de cette opération, qui doit avoir pour résultat de faire tomber plus vite Sébastopol entre nos mains, tout en épargnant le sang de nos braves soldats. La correspondance qu'on va lire, nous est parvenue ce soir même. Elle s'arrête au 28 septembre inclus. Ce sont les nouvelles les plus récentes que l'on ait de l'expédition par voie directe :

« 21 septembre.

« La matinée est employée à évacuer les blessés sur les flottes et à enterrer les morts. Les blessés russes continuent à être traités comme les nôtres, et leurs morts reçoivent également la sépulture. Un sac ou une veste russe jetés sur un grand nombre de fosses indique seulement la différence. Notre perte est de 1,350 hommes hors de combat; celle des Anglais est un peu supérieure. Quant à celle de l'ennemi, il est impossible de l'évaluer exactement,

mais on estime qu'elle doit s'élever à 3 ou 4,000. Ils se sont retirés en deux colonnes, et ces deux directions sont jalonnées de cadavres.

« Il résulte des papiers du portefeuille de Menschikoff, qu'il était parfaitement informé de tout ce qui se passait à Varna. Il écrivait à son maître : « qu'il nous avait laissé débarquer tranquillement pour nous rejeter dans la mer, et qu'en tout cas, la formidable position de l'Alma nous retiendrait au moins trois semaines; et qu'au surplus, si nous le forçons d'emblée sur l'Alma, il ne resterait plus qu'à nous ouvrir les portes de Sébastopol. » Quoiqu'il en soit, sa confiance dans les lignes de l'Alma était telle, qu'au rapport d'un prisonnier, il aurait reçu à coups de cravache l'officier qui venait lui annoncer l'ascension du général Bosquet à l'extrémité occidentale du plateau.

« On ne peut être plus mal habiles que l'ont été les généraux russes. Ce n'est pas le moment de signaler leurs fautes, mais on peut dire qu'elles tiennent à des idées radicalement fausses qu'ils se sont faites de l'emploi des diverses armes sur un champ de bataille. Rendons cependant justice à leurs soldats; les nôtres même la leur rendent, et il y a des lignes de tirailleurs de leur 33^e qui se sont fusillées avec nos zouaves, à la distance de l'épaisseur d'un chétif mur de clôture.

« Je viens de parcourir les bords de l'Alma. Il est impossible d'imaginer un terrain mieux disposé pour une guerre de tirailleurs : d'épais fourrés d'aulnes et de trembles, des vignes, des jardins entourés de murs épais, et à travers cette accumulation d'obstacles, une tranchée à pic de 8 à 10 mètres de large et de 4 à 5 de profondeur, au fond de laquelle coule l'Alma. On pouvait arrêter là, toute une journée, des soldats ordinaires, mais non des *Africains*. Je ne sais pas même si ces braves ont mis dix minutes à aborder et à traverser le ravin. Ils avaient pourtant devant eux des soldats du Caucase, ce 33^e dont je viens de parler, qui était arrivé la veille, à marches forcées, d'Anapa.

Le plus brillant épisode de la journée a été, sans contredit, l'attaque de la 1^{re} division. L'Alma franchie, le 1^{er} régiment de zouaves, le 1^{er} et 9^e bataillons de chasseurs à pied, la légion étrangère, les 20^e et 27^e de ligne couvrirent immédiatement les pentes abruptes du plateau que bordaient 10,000 hommes au moins de l'armée russe. Toute la crête était en feu, et les assaillants ne pouvaient rendre un seul coup de fusil; mais un quart d'heure ne s'était pas encore écoulé, que les zouaves, harés les premiers, atteignent les bords de l'escarpement. Les Russes alors se retirent sous un mamelon, couronné par une construction que de loin on pouvait prendre pour une redoute en maçonnerie; c'était un télégraphe, dont les ouvertures inachevées simulaient des embrasures. N'importe, nos zouaves se précipitent sur cette sorte de redoute; le sergent-major Fleury, de la 5^e compagnie du 1^{er} bataillon, y arrive le premier, y fait pénétrer le drapeau du régiment, et tombe fondroyé par un coup de mitraille, qui coupe en deux la hampe du glorieux drapeau. Mais l'aigle, victorieux, se relève aussitôt et devient le point de ralliement de nos bataillons dispersés. Stopéfais de tant d'audace, les Russes se replient, et bientôt notre artillerie, qui accourt de l'extrémité occidentale du plateau, change leur retraite en déroute complète.

« Leur poursuite par le général Canrobert, qui était arrivé un des premiers sur le plateau, l'audace des deux batteries de la 1^{re} division, conduites par le commandant Huguenet, tous ces derniers épisodes de la brillante journée du 20, le bulletin de la bataille vous les dira beaucoup mieux que je ne puis le faire. Je ne vous parle que de ce que j'ai vu.

« Les cadavres ennemis que j'ai rencontrés étaient presque tous couchés sur leurs fusils. Ils avaient cette physionomie souriante que la mort, quand elle est instantanée, imprime d'ordinaire sur la face humaine. J'ai vu un mourant, les mains jointes, priant avec une ferveur qui me fit venir, je l'avoue, une larme à mes paupières. Le malheureux entrevoyait peut-être la palme du martyr.... Pauvre victime! elle priait sans doute pour son bourreau. Un sentiment d'effroi se peignait dans les yeux de ces blessés, quand nous les approchions, et ils ne se remettaient qu'après quelques minutes, quand nous leurs offrions à boire. Je n'en ai entendu qu'un seul se plaindre. La plupart expiraient sans dire mot.

« Les Anglais ont, pour ainsi dire, livré une bataille à part, bataille dont nous ignorons encore les détails. Seulement, nous les avons vu de loin, montant au pas cadencé un glacis qui était traversé par une longue coupure surchargée d'artillerie. Jamais le contraste entre le génie militaire des deux nations n'a été plus saisissant. Les deux nations sont enchantées l'une de l'autre.

« Le soir, le champ de bataille était couvert des marins des deux flottes, qui laissaient éclater une joie d'enfant. Les deux armées de terre et de mer

avaient longuement fraternisé, pendant une traversée de treize jours; on venait du bord offrir ses félicitations et serrer la main à des amis et connaissances, et s'expliquer ce qu'on n'avait qu'entrevu du haut des huniers.

» 22 septembre.

» La journée se passe, comme la veille, à évacuer les blessés, à débarquer les munitions, à enterrer les morts de l'ennemi, car on trouve à chaque pas de nouveaux cadavres. Des déserteurs polonais arrivent à chaque instant et annoncent que l'armée russe est complètement démoralisée, qu'elle n'osera nous disputer ni la Katcha ni le cours du Belbeck, et qu'elle est retirée sous Sébastopol.

» 23 septembre.

» Nous marchons sur la Katcha, en parcourant l'espace de douze ou treize kilomètres, une vaste plaine, qui ne diffère de celles que nous avons traversées depuis notre point de débarquement, qu'en ce qu'elle est presque partout cultivée. Nous arrivons au bord de la Katcha. C'est là que les Russes complaignent nous voir débarquer, et cependant on n'aperçoit pas la moindre trace d'ouvrages défensifs. Au reste, quoique bonne encore à défendre, la ligne de la Katcha est loin de valoir celle de l'Alma. Le cours de la rivière présente, à la vérité, le même caractère, le même encaissement, mais ce ne sont point des escarpements abruptes, c'est un enchaînement de côtes parfaitement accessibles qui forment, au-dessus de la plaine de la rive droite, le relèvement de la gauche.

» Bref, nous passons sans coup férir par un gué des plus commodes, et la longueur du défilé permet à nos soldats de vendanger les rives couvertes de vignes de cette belle rivière. Nous allons camper sur les hauteurs, dans une plaine entièrement découverte, d'où l'on commence à apercevoir les ouvrages défensifs du fort de Sébastopol. Un télégraphe, qui s'élève au milieu du bivouac des zouaves, joue toute la soirée: « Il faut leur envoyer de nos nouvelles, puisqu'ils ne viennent pas en chercher, » disent nos braves Africains, qui font la joie aussi bien que la gloire de notre armée.

» 24 septembre.

» Au lieu de pousser droit devant nous, nous tournons à gauche et opérons ainsi un grand mouvement de conversion autour du fort Constantin. La ville de Sébastopol est à peu près ouverte du côté de terre. A quoi bon aller nous heurter tout d'abord à une forteresse qui, la ville prise, ne peut tenir que pour la forme?

» Nous quittons ainsi la plaine pour la montagne, et après quelques heures de marche, nous abordons le Belbeck à la hauteur d'Oturkoï.

» Il est impossible de se figurer un plus délicieux vallon, des plantations mieux entendues, une végétation plus abondante; c'est une suite continue de jardins entrecoupés de châteaux, de parcs, de charmantes petites villas. Les habitants seuls manquent, mais, sauf leur bétail et leurs bourses, ils ont tout laissé; ils n'ont pas même eu le temps de brûler le beau pont d'Enturkoï. Nos colonnes se chargent de fruits, de choux monstrueux, de raisins dignes de la Terre-Promise; quelques zouaves même sont assez heureux pour remplir leurs bidons d'excellents vins. Nous allons camper dans leurs bosquets qui couronnent à cette hauteur le vallon du Belbeck.

» J'ai oublié de vous dire que, depuis notre première marche, les Russes mettent le feu à tous les villages de notre horizon; j'oubliais cette circonstance, parce que nous y sommes si bien accoutumés qu'elle ne nous frappe plus. Nous n'avons encore rencontré intact qu'un village entre l'Alma et la Katcha, et c'est parce qu'il était rempli de blessés, ou plutôt de morts et de mourants. Aujourd'hui, nous n'avons aperçu que quelques incendies lointains, ce qui prouve qu'on ne nous attendait pas sur le haut Belbeck.

» 25 septembre.

» Nous continuons notre marche tournante à travers un terrain des plus accidentés. Cette marche eût été bien difficile, sinon impossible, par le mauvais temps, mais nous avons depuis longtemps un soleil magnifique, et l'on prétend ici qu'il n'y a pas d'équinoxe cette année. Notre marche est des plus lentes, car nous traversons une contrée non-seulement entièrement inconnue, comme l'est pour nous toute la Crimée, mais peu susceptible d'être décrites par les cartes à petite échelle que nos prudents adversaires se sont bornés à publier sur ce pays.

» La journée, toutefois, ne se passe pas sans émotion: le canon gronde au loin et sur terre et sur mer. Sur terre, c'est l'armée anglaise, engagée sur notre gauche, qui surprend un grand convoi destiné à Sébastopol, et fait 50 prisonniers; sur mer, c'est un échange de boulets entre les forts de la côte et les deux flottes, qui, sans doute, doublent le cap Chersonèse; nous entendons siffler quelques obus que les Russes, qui suivent les versants opposés des

nôtres, nous décochent à tout hasard, sans nous voir. Un de ces obus tue près de nous l'ordonnance d'un officier anglais.

» Enfin, douze heures après notre départ, à onze heures de la nuit, nous arrivons au lieu même où, dans la matinée, les Anglais avait surpris le convoi dont je viens de parler. Bêtes ni gens n'avaient bu ni mangé depuis le matin, et il n'y avait pas une goutte d'eau dans ce maudit bivouac, où les Russes n'avaient laissé que l'exécration de l'odeur qu'ils exhalent, même à des distances incroyables. Mais à la guerre comme à la guerre, une croûte de biscuit, la dernière gorgée de l'eau échauffée de nos bidons, suffisent pour nous remonter le physique et le moral, et, après quelques heures de sommeil, nous avions oublié les privations et les fatigues de la veille.

» 26 septembre.

» Vers huit heures, comme nous nous disposions à partir, une canonnade lointaine et prolongée se fait entendre dans la direction de Balaklava. C'était cette petite place qui succombait à une double attaque par mer et par terre. La cavalerie anglaise et la marine venaient d'y faire 150 prisonniers, d'autres disent 300; en un mot, la garnison d'un fortin qui défendait ce point de débarquement venait de se rendre à discrétion.

» Nous descendons par une route poudreuse les revers de la Tcharnaïa, que nous trouvons jonchés de voitures, de caissons, de boulets, d'effets d'habillement, débris du convoi surpris la veille par les Anglais. A une heure, nous nous désaltérons dans la Tcharnaïa, petit cours d'eau qui se décharge à la pointe du port de Sébastopol, et nous allons camper sur le revers opposé. C'est là que nous apprenons, avec la prise de Balaklava, la douloureuse nouvelle de la maladie et du départ de notre général en chef et son remplacement par le brave général Canrobert.

» 27 septembre.

» A neuf heures, les 1^{re} et 2^e divisions poussent une reconnaissance sur Sébastopol; la 4^e se dirige sur Balaklava pour communiquer avec la flotte; la 3^e garde le camp de Tcharnaïa.

» A quatre heures, la reconnaissance de Sébastopol rentre au camp, elle s'est approchée de la ville à quatre kilomètres environ. Elle n'a aperçu qu'une faible muraille d'enceinte sans fossé, de la force du mur d'octroi de Paris. Les Russes cependant élèvent quelques ouvrages en terre, notamment des lignes à redans pour couvrir le faubourg du sud.

» Lord Raglan s'avance de la pointe Chersonèse vers la place, que l'on peut considérer comme investie. Mais l'armée russe, 27,000 hommes environ, nous ont échappé.

» 28 septembre.

» Après une marche d'une heure et demie, l'armée est réunie en arrière de Balaklava et en communication avec la flotte. Elle vient prendre des vivres pour six jours, et demain elle sera déployée sur les hauteurs de Sébastopol.

Vienne, lundi soir, 9 octobre.

« Une dépêche du prince Menschikoff, arrivée aujourd'hui, annonce que les alliés sont entre Balaklava et Chersès.

« Aucune attaque sur Sébastopol n'avait eu lieu jusqu'au 3 octobre.

Vienne, lundi 9 octobre.

« Les Turcs ont évacué Galatz et Ibraïla, qui sont maintenant occupés par les Autrichiens.

« Le général Hess est attendu à Czernowich.

Vienne, mardi 10 octobre.

« On a reçu la nouvelle que le siège de Sébastopol a dû commencer le 3 octobre.

Odessa, vendredi 7 octobre.

(Voie de Vienne, mardi.)

« Les armées alliées n'ont rien entrepris contre la place de Sébastopol, jusqu'à la date du 3 octobre. Elles étaient campées, au départ des dernières nouvelles, entre le port de Balaklava et les baies voisines du cap Chersonèse. — Havas.

Hambourg, mardi, 10 octobre.

« Une partie de l'escadre de l'amiral Plunridge, est arrivée à Kiel, l'amiral se trouverait, dit-on, lui-même dans ce port; sur le vaisseau le Neptune.

Dantzic, dimanche 8 octobre.

« Le navire le *Boule-Dogue* est arrivé ici. Il a quitté la flotte des navires à hélice de la Baltique, le 3 au matin. La flotte se disposait à aller à Ledsund, pour y trouver un meilleur mouillage.

« Il faisait un temps affreux dans la Baltique. On ne signale d'ailleurs aucun événement nouveau. — Havas.

EXTERIEUR.

ESPAGNE. — Madrid, vendredi 6 octobre.

« L'infant don Henrique, va quitter l'Espagne.

« Les élections se font dans le plus grand calme.

Madrid, 7 octobre.

« La *Gazette de Madrid* contient plusieurs décrets relatifs aux colonies dont M. Pascual Oliveira, est nommé administrateur.

» Les biens de la reine Christine sont placés sous le séquestre.

» Le bulletin du choléra se réduit à 7 cas. — Havas.

REVUE DE L'OUEST.

On lit dans le *Journal de Maine-et-Loire*.

La nouvelle que nous avons donnée hier était positive. Notre ville peut s'enorgueillir d'avoir donné le jour au jeune et vaillant officier qui vient de trouver une mort héroïque, en faisant briller à tous les yeux, au sommet des rochers de l'Alma, le drapeau du 39^e.

Charles-Wilfred Poidevin, et non Poitevin, comme l'ont appelé par erreur le plupart des journaux, est né à l'Ecole des arts d'Angers, où son père, comme nous l'avons dit, était garde magasin. On se rappelle encore la haute taille et l'énergie de celui-ci, mais son fils était encore plus grand et plus robuste. Il annonça de bonne heure des dispositions pour l'état militaire, et s'engagea volontairement. Sa conduite régulière, son intelligence et sa rare valeur lui méritèrent l'épaulette le 28 février dernier. C'est à Varna, au départ pour la Crimée que lui fut confié l'insigne honneur de porter le drapeau de son régiment. Quoique bien nouveau de grade, notre compatriote était digne de ce choix par ses qualités martiales, et tous ses frères d'armes y applaudirent. Il en était si heureux! Dans sa dernière lettre à sa mère, en lui faisant part de son bonheur, il l'assurait que, lui vivant, jamais des ennemis de la France n'arracheraient de ses mains ce dépôt sacré. On sait s'il a tenu parole.

Après les généraux, le nom du lieutenant Poidevin est le seul cité dans le rapport du maréchal de Saint-Arnaud; il appartient désormais à l'une des belles pages de l'histoire nationale.

Charles Poidevin n'avait pas encore trente ans lorsqu'un boulet russe vint frapper sa noble poitrine. C'est achever bien jeune une carrière destinée sans doute à un brillant avenir. Mais est-il une mort plus enviable et plus glorieuse? Il a succombé au champ d'honneur, comme un autre Angevin, à l'une des grandes batailles de l'Empire. Poidevin, sur les bords de l'Alma, comme Desjardins, sur la neige d'Eylau, a versé son sang pour son pays; il était moins illustre, mais il n'était pas moins pur; aussi celui qui l'a si vaillamment répandu doit-il être pour nous, ses concitoyens, comme pour les générations futures, un exemple éclatant, car il a droit surtout de notre part, à notre admiration comme à notre reconnaissance.

Nantes. — On lit dans le *Courrier de Nantes*.

Le singulier phénomène qui a eu lieu le 2 de ce mois, et que nous avons déjà signalé, s'est reproduit samedi. Dès le lever du soleil, notre ville a été envahie par des nuées de petits insectes ailés. C'est principalement dans les carrefours et aux angles des rues qu'ils sont réunis en plus grand nombre, multipliés au point que les passants sont obligés de s'éventer pour les chasser, afin d'en garantir leurs yeux et d'éviter de les avaler.

Cette immigration de moucherons nous vient probablement de certains terrains qui bordent la Loire, et que la grande sécheresse que nous avons éprouvée a rendus fangeux.

Nous pensons que les naturalistes se sont déjà occupés de déterminer l'espèce de ces importuns animaux, ainsi que la cause qui nous attire leur visite, et qu'ils nous feront connaître les résultats de leurs observations.

FAITS DIVERS.

Le cardinal Maï a laissé une des bibliothèques les plus nombreuses et les mieux composées qu'il y eût dans la ville de Rome. Ça été l'œuvre de toute sa vie, et l'on devine ce qu'a dû faire un homme aussi versé dans la connaissance des livres et des bonnes éditions. Il paraît que son testament dispose que si le gouvernement pontifical veut en faire l'acquisition, il doit être préféré à tout autre acquéreur, et de plus, qu'il ne paiera que moitié prix de l'estimation. Si le Gouvernement ne fait pas usage de cette faculté, la bibliothèque doit être vendue au plus offrant, et le prix, en tout cas, doit être distribué aux pauvres de la ville natale du savant et charitable cardinal. Il est bien à désirer que la ville sainte ne soit pas privée d'une collection aussi judicieusement faite, et que cette collection aille augmenter les trésors de ce genre que Rome possède déjà en si grand nombre. — Barrier.

(Univers.)

— Les ingénieurs espagnols de l'Aragon viennent de faire un voyage d'exploration de Saragosse à Bordeaux, par Jaca, Camfranc, Oloron et Pau, pour reconnaître la direction du chemin de fer projeté entre la France et l'Espagne. On sait que Saragosse s'est énergiquement prononcée pour un

tracé qui viendrait se souder sur la limite du territoire espagnol à celui que nos ingénieurs ont étudié par la vallée d'Aspe. Il paraît certain que le Gouvernement actuel est très-favorablement disposé pour la concession de cette ligne.

Le gouvernement français, de son côté, a ouvert aux ingénieurs chargés de l'étude du réseau pyrénéen un crédit destiné à couvrir les frais de reconnaissances du même genre, et, s'il y a lieu, d'études plus détaillées sur le territoire espagnol.

(*Mémorial des Pyrénées.*)

— L'astronome G. B. Donati a découvert, dans la soirée du 18 septembre, à l'observatoire de Florence, une très-petite comète dans la constellation de la Grande Ourse. Dans la soirée du 24, cette même comète a été observée par l'illustre P. Secchi à l'observatoire romain. — Barrier.

(*Univers.*)

— Le *Mémorial d'Amiens* annonce que LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice arriveront à Amiens, jeudi 12 octobre, à deux heures et demie. Après un séjour de deux heures seulement leurs Majestés repartiront à quatre heures et demie pour retourner à Paris.

CHRONIQUE LOCALE.

Les nouveaux renseignements qui nous parviennent sur la grêle de lundi ne font que confirmer les désastres que nous avons annoncés. — Ils se sont étendus plus loin qu'on avait dit. Les Ulmes, Rou, Courchamps, le Coudray, Saint-Cyr même ont plus ou moins souffert de cet affreux orage.

P. GODET.

Voici la circulaire adressée, à MM. les Présidents des Comités Français et Etrangers, par le Secrétaire général de la Commission impériale pour l'Exposition universelle de 1855.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Je m'empresse de vous communiquer, en vous priant de leur donner toute la publicité possible, les instructions suivantes, tendant à renseigner les Expositants sur les dimensions que devront avoir les différentes catégories de vitrines ou cases destinées à contenir, à l'Exposition, les produits qui, par leur nature, ont besoin d'être renfermés.

Ces vitrines ou cases devront être établies conformément aux dimensions déterminées ci-après.

Savoir :

1^{re} CATÉGORIE. — *Vitrines ou cases verticales devant être placées sur le sol.*

Ces vitrines ou cases, quelle que soit la nature des produits qu'elles doivent contenir, ne pourront être que de deux hauteurs différentes, 3 mètres et 4 mètres à partir du sol.

Les unes et les autres devront avoir sur leur façade une partie pleine formant soubassement de 60 centimètres de hauteur minimum.

La profondeur des vitrines de 4 mètres de hauteur ne pourra excéder 1 mètre.

2^e CATÉGORIE. — *Vitrines ou cases verticales devant être placées sur les tables de un mètre de hauteur, établies à l'avance par les soins de la Commission Impériale.*

Ces vitrines ou cases, quelle que soit la nature des produits qu'elles doivent contenir, devront avoir au minimum 1^m50^c de hauteur, et au maximum 2^m00^c. Dans ce dernier cas, elles auront un soubassement plein de 25 centimètres au moins. Aucune vitrine de cette espèce ne sera admise si elle a plus de 50 centimètres de profondeur.

3^e CATÉGORIE. — *Vitrines ou cases horizontales destinées à être placées sur les tables.*

Ces vitrines, quelle que soit la nature des produits qu'elles doivent contenir, pourront avoir ou 0^m50^c ou 1^m de profondeur. Dans le premier cas, leur hauteur, dans la partie antérieure, sera de 0^m15^c, et dans la partie postérieure de 0^m25^c.

Dans le second, elles devront avoir 0^m15^c à la partie antérieure, et 0^m35^c à la partie postérieure.

Les différentes vitrines ou cases verticales devant être adossées, soit aux murs, soit aux cloisons séparatives des salles d'exposition, ne peuvent être vitrées que sur une seule face.

Vous voudrez bien, Monsieur le Président, prévenir les intéressés que toute vitrine qui ne serait pas conforme aux dimensions prescrites sera absolument refusée.

Agréer, etc.,

Le Secrétaire général,

ARLÈS-DUFOUR.

N. B. — Je crois devoir vous rappeler qu'aux termes de l'article 51 du Règlement général, « des entrepreneurs indiqués ou acceptés par la Commission impériale se tiendront à la disposition des exposants. Leurs mémoires, si l'exposant le désire, seront réglés par des agents désignés à cet effet.

» Néanmoins, les exposants pourront employer, avec l'autorisation de la Commission, tels ouvriers qu'ils jugeront convenables. »

La Commission impériale a voulu, dans l'intérêt des exposants, les laisser libres, comme on le voit dans cet article, de faire tout ou partie de leur installation à Paris, de veiller à ce que leurs intérêts fussent placés sous la sauvegarde de sa surveillance administrative.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Le *Moniteur* publie une lettre de condoléance adressée par lord Cowley au nom du gouvernement anglais, à M. le Ministre des affaires étrangères, au sujet du décès de M. le maréchal de Saint-Arnaud, et deux lettres du Maréchal à M. le Ministre de la guerre, concernant l'état déplorable de sa santé. Ces lettres sont suivies de l'ordre du jour par lequel le Maréchal fait ses adieux à l'armée. — Havas.

Nous apprenons par la télégraphie l'arrivée à Marseille du *Berthollet*, ayant à bord les dépouilles mortelles du Maréchal de Saint-Arnaud. Le *Berthollet* apporte, dit-on, des nouvelles de Crimée.

Marseille, mardi 10 octobre.

« Ordre a été donné par le gouvernement de l'Empereur de recevoir ici les restes mortels de M. le maréchal de Saint-Arnaud avec les honneurs qui furent rendus au Maréchal lui-même lors son départ pour Constantinople.

Plusieurs journaux ont rapporté le bruit de la cession de la principauté de Monaco aux États-Unis. Le *Moniteur* dément la nouvelle. — Havas.

On lit dans le *Constitutionnel* :

« Une dépêche de l'office Lejolyet, datée de Vienne, le 10, mais au soir, porte que, le 4 octobre, à cinq heures du matin, tout étant prêt pour le bombardement de Sébastopol, il avait commencé. »

Nous extrayons les passages suivants de diverses correspondances adressées au même journal :

« Une lettre qui nous est communiquée donne quelques détails sur les rapports des Polonais déserteurs, mentionnés dans la dépêche de l'amiral Hamelin. »

« Un Polonais déserteur, dit cette lettre, vient d'arriver à bord de la *Ville-de-Paris*. Il a dit à l'amiral que Menschikoff était aux abois ; que tous les vaisseaux allaient être coulés dans la passe, les Russes ne voulant pas que nous en prissions un seul ; il lui a annoncé que sur plus de vingt endroits les Russes avaient établi des mines, afin de faire sauter l'ennemi qui s'approcherait de la place ; il connaît, a-t-il dit, ces endroits et s'offre à les montrer. On accumule les moyens de défense. Menschikoff a voulu haranguer les troupes, mais les larmes lui ont coupé la parole et il n'a pu rien dire.

« Enfin, cet homme a dit qu'il y avait dans Sébastopol un corps de 5,000 Polonais dont les Russes se défiaient beaucoup, et qui étaient tout prêts à se révolter et fort desirieux de désertir.

« On a envoyé cet homme au général en chef, en recommandant à ce dernier de se défier de lui jusqu'à plus ample information.

« ... On assure que le prince Menschikoff a fui vers l'intérieur de la Crimée, à la tête de 12 à 13,000 hommes, sous prétexte d'aller au-devant des secours qu'il attend. Il ne reste donc que fort peu de monde dans Sébastopol, et on paraît certain de se rendre promptement maître de cette place. Mais tous les renseignements qu'on a obtenus des prisonniers et des nombreux déserteurs qui ne cessent d'arriver au camp allié confirment l'opinion où l'on était déjà que les Russes sont décidés à faire sauter tout ce qu'ils pourront avant de se rendre. Enfin, on assure que tous les vaisseaux sont prêts à être coulés aussitôt que les alliés entreront dans Sébastopol, où probablement on ne trouvera que des monceaux de cendres et des ruines.

« Le colonel Tarhourich, du 2^e régiment de zouaves, a succombé à la fatigue dans la journée du 23 septembre, durant la marche tournante vers Balaklava. Cette journée a été très-dure pour nos troupes, comme on l'a vu par le récit que nous avons publié hier. On avait mis onze heures pour faire deux ou trois lieues dans un pays tout-à-fait inconnu. On avait surtout souffert du manque d'eau. Mais les journées suivantes ont été meilleures, et le 28 on espérait être en mesure très-prochainement d'attaquer la place par le sud.

« Dans la matinée du 28, on avait parlé d'un retour offensif des Russes, mais les éclaireurs envoyés en reconnaissance n'ont aperçu que quelques Cosaques. Si Menschikoff tente une diversion, nous écrivit-on, ce ne sera pas avant dix jours, et d'ici là nous aurons fait de la besogne. Le général Canrobert est décidé à mettre le temps à profit.

« ... Les généraux Tchechanoff et Gonikoff ont été faits prisonniers ; le premier se trouve sur l'*Agamemnon*, et le second, qui a reçu trois balles dans le corps, sur le *Volcan*. Ce n'est qu'au bout de quelques jours, qu'on a su qui ils étaient. A la bataille d'Alma, tous les officiers russes étaient revêtus de capotes de soldats : c'est sur la déclaration des prisonniers russes que ces deux généraux, traités d'abord comme simples soldats, ont été découverts et reconnus.

« L'Empereur Nicolas avait ordonné aux officiers de revêtir cette tenue, à cause des grandes pertes éprouvées en Moldavie par les officiers russes, en butte aux balles des tirailleurs ottomans.

« ... Nous lisons dans une lettre de Pétra, en date du 30 septembre, qu'un colonel polonais a passé dans nos rangs quand son régiment s'est trouvé devant nos troupes. Beaucoup de ses hommes, qui s'étaient laissés tomber comme frappés à mort sur le champ de bataille, se sont relevés aussitôt que les Russes ont eu battu en retraite. Ces faits sont puisés dans une correspondance que nous croyons bien informée. »

On lit dans les journaux de Marseille :

« Dans la matinée du 28, nos marins ont vu s'élever au-dessus même de la ville de Sébastopol une fumée considérable ; bientôt une flamme immense s'est développée à une hauteur prodigieuse. Vers midi, une terrible explosion avait lieu, et les éclats tombaient dans toutes les directions. On se perd en conjectures sur les causes de cet incendie. L'opinion la plus accréditée est que les Russes ont voulu détruire quelques établissements, peut-être même un quartier de la ville, qui pouvaient gêner la défense ou offrir des facilités aux assiégeants. »

(*Courrier.*)

ÉTAT-CIVIL du 16 au 30 septembre.

NAISSANCES. — 18, Arthur Bazauté, rue Duplessis-Mornay ; — Leon Ribot, rue de Fenet ; — 22, Edmond-Williams Esnault, rue de la Petite-Douve ; — 29, Marie-Louise Ganguieux, rue de Fenet ; — 30, Joséphine Morille, Grand'Rue ; — René-Théodore Devallois, rue de la Petite-Bilange.

MARIAGE. — 23, Calixte Hérisson, tailleur de pierres, a épousé Catherine Machet, domestique, tous deux de Saumur.

DÉCÈS. — 17, Alphonse-Louis Morancé, 7 mois, rue du Portail-Louis ; — Anne Mary, journalière, 77 ans, veuve Suzanne, à l'Hôpital ; — 18, Eugénie Deville, propriétaire, 83 ans, veuve Fromageau, levée d'Enceinte ; — 19, Joseph Morisson, 49 ans, célibataire, à l'Hôpital ; — 20, Léon Jean, 40 mois, rue de Fenet ; — 21, Jeanne Chevet, domestique, 60 ans, célibataire, rue de Fenet ; — Alexis Molle, serrurier, 48 ans, à Fontevault ; — Louise Simonneau, journalière, 67 ans, veuve Perche, à l'Hôpital ; — 22, Joseph-Marie Barbier, 2 ans, rue de la Reine-Sicile ; — 23, Paul-Jules Besson, 23 jours, rue de la Visitation ; — Louise Videgrain, domestique, 23 ans, célibataire, à l'Hôpital ; — 23, Jean Lubin, jardinier, 64 ans, rue de la Maremaillet ; — Louise-Fulalie Marie, 2 mois, rue des Capucins ; — 23, Alphonsine Picard, 41 mois, rue du Puits-Neuf ; — 27, Olivier Proust, ancien avocat, 69 ans, rue d'Orléans ; — 28, Joseph Dutroula, ex-teneur de livres, 54 ans, à Fontevault ; — 29, Françoise Chalopin, domestique, 67 ans, célibataire, à la Providence ; — Louise Joullain, 76 ans, veuve Graveleau, rue de la Chouetterie ; — 30, Alphonse-Edouard Nanceux, 27 jours, rue de la Comédie.

Nous recommandons à nos lectrices les magasins du *Petit-Saint-Thomas*, 33, rue du Bac, à Paris, comme l'établissement le mieux assorti de la Capitale en hautes nouveautés, soirées, confection, ameublements, etc., etc., (service spécial créé pour la Province). — Expédition franc de port pour toute la France, jusqu'à destination.

PARFUMERIE GLYCÉRIQUE DE BRUÈRE-PERIN, approuvée par la Société d'encouragement pour l'Industrie nationale.

Si, comme on n'en peut douter, les médicaments qui sont revêtus de l'approbation de l'Académie impériale de médecine, ont des droits légitimes à la confiance des médecins et des malades, il est à désirer que des garanties analogues soient données aux personnes qui font usage de préparations hygiéniques pour la conservation de leur santé. M. Bruère Perin est entré dans cette voie de progrès en soumettant ses produits à base de Glycerine au jugement du corps savant compétent, et le public l'en récompense par l'empressement qu'il met à s'en servir.

VINAIGRE DE BRUÈRE-PERIN, aromatisé et dulcifié. Il remplace avec avantage toutes les préparations cosmétiques analogues, parce que l'action irritante et siccative que les eaux de Cologne et les vinaigres seulement aromatisés, exercent sur les personnes dont la peau est irritée, se trouve neutralisée, dans celui-ci, par sa combinaison avec la glycérine, principe essentiellement pénétrant et assouplissant.

SAVON DE BRUÈRE-PERIN, à la Glycerine. Ce savon, qui ne durcit pas, pénètre et assouplit la peau, préserve les mains de crevasses et de gerçures et facilite singulièrement le mouvement des doigts des personnes qui s'exercent sur le piano.

PÂTE DE BRUÈRE-PERIN, à la Glycerine. Cette pâte onctueuse est employée par les personnes dont la peau délicate et susceptible ne peut supporter le contact d'un savon quelque dulcifié qu'il soit ; aussi est-elle préférée aux pâtes d'amandes, solides ou liquides, car elle a sur elles l'avantage de préserver les mains des crevasses et des gerçures, tout en les blanchissant et en assouplissant la peau.

L'ODONTINE et L'ELIXIR ODONTALGIQUE sont adoptés par les hommes de l'art pour blanchir les dents sans jamais les altérer et pour fortifier les gencives. L'honorable et savant membre de l'Académie de médecine qui en est l'auteur et qui a voulu les couvrir de l'autorité de son nom, a consigné dans l'instruction qui les accompagne, les données scientifiques d'après lesquelles il les a composés et la cause de leur supériorité sur la plupart des dentifrices connus.

La Parfumerie Glycerique, l'Odontine et l'Elixir Odontalgique se trouvent à PARIS, rue Saint-Honoré, 154, en province et à l'étranger chez tous les principaux parfumeurs.

Dépôt à Angers, chez M. PELÉ, parfumeur ; à Saumur, chez M. BALZEAU-PLISSON, coiff. de l'Ecole.

P. GODET, propriétaire-gérant.

A VENDRE
DOMAINES

Faisant partie de la ferme de la Motte, sise commune d'Allonnes.

1° Un pré, contenant 2 hectares, dans la prairie des Asnières.

2° Un autre pré, même prairie, nommé la Queue-Tremblaye, contenant 60 ares 50 centiares.

3° Le pré Brunet, contenant 1 hectare.

4° Et plusieurs pièces de terre, au canton de la Motte.

S'adresser pour traiter à M. GAURON-LAMBERT, à Saumur.

Il y aura toute facilité pour les paiements. (546)

A VENDRE ou A LOUER

Une MAISON, à 2 étages, et JARDIN.

S'adresser à M. FILLOLEAU père, ou à M^e DION, notaire. (547)

ANTIER

Facteur chef aux Messageries impériales

LOUE DES CHEVAUX

ET DES VOITURES A VOLONTÉ.

S'adresser, place de l'Hôtel-de-Ville, n° 10, ou chez ARMENOUX, en face l'hôtel de Londres, à Saumur. (515)

EN VENTE, à la Librairie GODFROY, imprimeur, Grand'rue, 4, à Saumur.

DEVOIR ET BONHEUR

Entretiens avec mes jeunes amies

Par M^{lle} D. LESAULNIER, institutrice.

Un gros volume in-12, couverture imprimée, papier fort, glacé

PRIX : 2 francs.

1855 ALMANACH 1855

LE TRÉSOR DES RECETTES UTILES

Et moyen certain d'obtenir à tout âge une santé parfaite, la beauté des traits du visage et du corps; d'augmenter la puissance de nos facultés, de perfectionner la race humaine, de prolonger la vie; suivi des meilleurs procédés pour préparer les aliments, en augmentant l'ardeur, la saveur, les principes nutritifs; les rendre tendres et de digestion facile, de vivre très-bien et à bon marché: presque toutes nos maladies sont le résultat de notre extrême ignorance, etc. 1 volume, 50 cent.; franco, 75 cent.

ALMANACH de la bonne Société ou l'Art du bon ton, de l'élégance, 4 vol.	prix. 50 c.
ALMANACH des Devoirs de la Jeunesse, 4 joli vol.	— 50 »
ALMANACH de M. le Curé, 4 fort joli vol.	— 50 »
ALMANACH de Paris célèbre, panthéon contemporain, un joli vol. illustré.	— 50 »
ALMANACH de la Modiste, Histoire des Modes, etc. — du parfait Domestique, — de la Comptabilité des Ménages	— 50 »
ALMANACH du Présent et de l'Avenir, suivi des Prédications pour chaque mois de l'année 1855	— 25 »

Paris.—DESLOGES, éditeur; n° 4, rue Croix-des-Petits-Champs. (Affranchir)

A LOUER
Présentement,

Une PETITE MAISON, Grand'Rue, 49, appartenant à M. Daburon et joignant la sienne,

Occupée par M. Piette père. S'adresser à M. PIETTE, ou à M. DABURON. (541)

Etude de M^e LE BLAYE, notaire à Saumur.

A VENDRE

OU A LOUER

UNE MAISON, entre cour et jardin, avec ou sans remise et écurie, place Saint-Nicolas, n° 24, précédemment occupée par M. le général de Goyon. (474)

MAISON AVEC BOUTIQUE

Située rue de Tonnelle, près la place de l'Hôtel-de-Ville,

A VENDRE

ou

A LOUER PRÉSENTEMENT

S'adresser à M. LEROY, rue du Petit-Maure, ou à M. BEAUDOUX-LEROY, rue Saint-Jean. (190)

Saumur, P. GODET, imprimeur de la Sous-Préfecture et de la Mairie.

POUR RIEN
HISTOIRE DE LA TURQUIE
PAR A. DE LAMARTINE

6 volumes in-8 anglais, entièrement inédits, imprimés sur beau papier, en caractères neufs, DONNÉS GRATUITEMENT AUX ABONNÉS D'UN AN

DU CONSTITUTIONNEL

La direction du *Constitutionnel*, dans le désir d'étendre et de développer le succès de ce journal, vient d'acquiescer de M. DE LAMARTINE, au prix de 120,000 francs, la propriété des six volumes de l'*Histoire de la Turquie*. Cet ouvrage, imprimé spécialement pour les abonnés du *Constitutionnel*, forme 6 beaux volumes in-8° anglais, belle et riche impression.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION:

I.

Toute personne qui adressera DIRECTEMENT à l'administration du journal le *Constitutionnel*, rue de Valois, 10 (Palais-Royal), à Paris, le montant franc et net du prix ordinaire d'un abonnement d'une année au *Constitutionnel*, c'est-à-dire:

32 fr. pour un abonnement à servir à Paris, et

64 fr. pour un abonnement à servir dans les départements, sans aucune déduction pour frais ou remise, à droit gratuitement, outre le service du journal, aux six volumes de l'*Histoire de la Turquie*, par M. DE LAMARTINE.

II.

Les six volumes de l'*Histoire de la Turquie* seront délivrés, sans frais, dans les bureaux du Journal, à Paris, rue de Valois, 10, sur la présentation de la quittance d'abonnement.

Les trois premiers volumes seront à la disposition des abonnés à partir du 30 septembre

Les trois autres volumes, que M. de Lamartine aura

bientôt terminés, seront imprimés et délivrés dans le plus bref délai possible.

La remise des volumes sera successivement constatée sur la quittance d'abonnement, par l'apposition d'un timbre spécial.

Les abonnés sont instamment priés de conserver cette quittance jusqu'à la remise des derniers volumes, de façon à éviter des recherches longues et des erreurs possibles.

III.

Les abonnés des départements qui n'ont pas la possibilité de faire prendre directement à Paris (soit par leurs parents ou amis, soit par leurs correspondants) les volumes de l'*Histoire de la Turquie*, ont à choisir, pour les recevoir à domicile, entre les moyens suivants:

1° Les abonnés qui habitent une localité desservie par les Messageries Impériales et par les Messageries Générales, ou qui sont voisins d'une localité desservie par leurs correspondances spéciales et les chemins de fer, aboutissant à Paris, doivent, pour recevoir leurs volu-

mes par les MESSAGERIES et franco, ajouter 2 fr. 50 pour le remboursement des frais de port.

2° Ceux qui préfèrent recevoir les volumes PAR LA POSTE doivent envoyer 6 fr. pour les frais de port que l'administration du Journal est obligée de payer d'avance à la direction des postes.

En résumé: Les abonnés des départements qui veulent recevoir franco, les 6 volumes de l'*Histoire de la Turquie*, doivent adresser:

Pour l'envoi par les messageries:

1° Le prix d'abonnement d'un an 64 f. »

2° Le port 2 50

Total 66 f. 50

Pour l'envoi par la poste:

1° Le prix d'abonnement d'un an 64 f. »

2° L'affranchissement des 6 volumes 6 »

Total 70 f. »

Le mode le plus simple et le plus prompt d'envoi des fonds est un mandat sur la poste ou un effet à vue sur une maison de Paris, à l'ordre de l'administration du CONSTITUTIONNEL. (Affranchir.)

BUREAUX: A PARIS, RUE DE VALOIS, 10, (PALAIS-ROYAL).

RECETTES

DES VINS FACTICES, DES BOISSONS DE FRUITS, DES CIDRES ET DES POIRÉS, etc.

Le *Moniteur des Connaissances utiles et pratiques* a publié, dans ses derniers numéros, toutes les recettes vraiment pratiques qui existent pour fabriquer les vins factices, qui permettront de suppléer à la disette des vins de raisin.

Le *Moniteur des Connaissances utiles* contient le résumé de tout ce qui se publie en France et à l'étranger, de nouveau, d'applicable et d'utile, concernant l'agriculture, — le jardinage, — l'industrie manufacturière et commerciale, — les inventions, — l'hygiène, — les substances alimentaires, — les recettes de famille, — la médecine, — la chirurgie, — la pharmacie domestique, — la médecine vétérinaire, etc. — Ce journal est publié le 25 de chaque mois. — On s'abonne à partir du 1^{er} janvier 1854, rue de Seine-Saint-Germain, 12, à Paris. — Prix: 4 fr. par an. — Envoyer un mandat sur la poste au nom de M. L. FAVRE, directeur. (549)